Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 15 (1914-1915)

Artikel: La guerre européenne [suite]
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-764012

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA GUERRE EUROPÉENNE.

XVII.

EN LISANT VIGNY.

> Pense à la famille des hommes qu'il faut sauver de la désunion qui est la mort. Helléniens ou Galiléens, chrétiens ou païens, tous ceux qui sont grands par l'esprit combattent avec le désespoir et la rage des gladiateurs contre les animaux bas et féroces, ou s'en vont se coucher dans les sables pour mourir. Si tout le monde fait ainsi, notre trésor va périr, Julien, et tu sais ce que c'est que le trésor de Daphné: c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre, mon ami, c'est l'élixir de vie des hommes, distillé lentement par tous les peuples passés pour les peuples à venir: c'est la morale. A. de Vigny: *DAPHNÉ.*

Le métier de professeur de littérature a, comme tous les métiers, ses bons et ses mauvais côtés. Par ses devoirs quotidiens il soustrait la pensée, pour quelques heures, à l'obsession de la guerre; mais avec quelle répugnance aussi on se plonge par exemple dans le *Volupté* de Sainte-Beuve, quand les canons d'Alsace grondent jusqu'à Zurich! — Où le devoir du métier devient une délivrance, c'est quand il vous mène à un grand esprit, à un poète aimé, comme il m'a mené ces jours-ci à Alfred de Vigny.

Vigny fut pour moi, si souvent, le maître et le consolateur, que je ne saurais relire son œuvre en simple philologue. Sans cesse il entraîne ma pensée et mon cœur vers ces sommets solitaires de la rêverie d'où Stello et le Docteur Noir dominent à la fois le passé et l'avenir, les individus et les nations. Quelle que soit mon admiration pour les grands esprits qui, depuis vingt ans, dirigent la pensée française, et si profonde que soit ma sympathie pour leur douleur actuelle, — en ces jours où la passion risque d'obscurcir la notion de l'équité philosophique et celle de la noblesse humaine, Vigny me semble un guide plus sûr. Sa parole, qui vient d'outre-tombe, a la sérénité des vérités acquises.

Je trouve une singulière actualité dans ce qu'il dit du trésor menacé, de la morale, „élixir de vie distillé lentement par tous les peuples passés pour les peuples à venir". Plusieurs penseurs français (Boutroux, Bergson), reprochent à l'Allemagne son culte de la

Force, son utilitarisme forcené, ce „machinisme“ qu' Ostwald magnifie sous le nom d'„organisation“. J'applaudirais à cette insurrection de l'idéalisme, si elle ne rendait pas la seule Allemagne responsable d'une crise morale à laquelle l'Europe entière a contribué.

Si, dans les pays belligérants, même les historiens et les philosophes perdent le sens du devenir et du relatif, on peut le comprendre, tout en le regrettant. Mais je ne comprends pas que, jusque dans les pays neutres, ceux-là cèdent à la haine qui prétendent diriger l'opinion publique. Certes, ni l'idéal scientifique, ni la neutralité politique ne sauraient nous empêcher d'avoir des sympathies, même très vives, et de nourrir des espérances pour le prochain avenir; mais nous ne mériterions plus ce nom d'„intellectuels“ (dont nous eûmes quelque fierté), si nous ne savions pas distinguer entre le sentiment et la raison, entre l'amour et la justice; et nous manquerions à notre mission s'il nous arrivait d'abandonner à la haine ces chemins de la civilisation où les Européens se rencontreront encore, forcément, quel que soit l'avenir. Les ponts sublimes que l'Esprit jette au dessus des gouffres dans sa marche au progrès, ces ponts sont confiés à notre garde. Si dure que soit la veillée, nous n'allons pas déserter.

Dans un livre français, publié en 1913,[1]) je lis: „La grave Allemagne était décidément un de nos *credos* (vers 1840). Et c'est au lendemain de l'orage que Victor Hugo, puis Michelet, l'un en poète improvisé historien, l'autre en historien doublé d'un poète, tous deux avec sympathie, avec respect, avec ferveur, franchissaient, après d'autres, le Rhin“ (page 109). Et plus loin: „Plus profondément, il semble que nous ayons importé d'Allemagne de la métaphysique, de l'idéalisme, le goût d'une sagesse audacieuse et des vastes synthèses, et puis ce qui en paraît le contraire, de l'analyse, de la critique menue, l'érudition la plus sèche, la pédagogie la plus aride. Sur l'Université française règne depuis une trentaine d'années la férule du docteur allemand. Que conclure de cette double attitude?“ (page 252). Et enfin: „Depuis plus d'un siècle, nous avons à pourvoir l'Allemagne de libéralisme en tout genre. C'est une façon de solder notre dette envers ses philosophes, et le plus sûr élément de sa gallophilie“ (page 254).

[1]) Dupouy: *France et Allemagne. Littératures comparées.* Paris, Delaplane.

Et voilà qu'on nous montre aujourd'hui l'Allemagne comme étant la personnification du matérialisme, de la brutalité, de la barbarie, tandis que la France personnifierait la justice et la liberté. Je vois bien comment cette simplification extrême est utile pour fouetter les énergies et attiser les haines, mais je ne vois pas à quoi elle servira dans l'avenir, si le radicalisme français reste ce qu'il était hier... Le radicalisme, et bien d'autres *ismes* encore. — Devant ce grand coup d'éponge qu'on prétend passer sur l'histoire de la morale européenne au XIXe siècle, je reprends un ouvrage de Fouillée: *La France au point de vue moral,* paru en 1900, et j'y trouve à chaque page les mots de crise morale, crise politique, crise religieuse, crise scientifique, menace de tyrannie ou d'anarchie, et je lis par exemple à la page 405: „Notre suffrage universel, tel qu'il est institué, enveloppe, sous les apparences de la justice, une interminable série d'injustices". Je prends encore le livre de Bureau: *La crise morale des temps nouveaux,* paru en 1907, livre admirable de perspicacité, de franchise, et j'y lis à la page 445: „Ce qui fait défaut, c'est notre valeur humaine, notre valeur civique, et la cause de cette lacune est principalement une défaillance morale. A des degrés divers, et sans que nous en prenions conscience, nous professons tous une doctrine anarchique de la vie individuelle; nous avons perdu le sens social, le sens de la contribution que notre vie personnelle doit fournir à l'entretien de la vie et de la prospérité commune. En France, plus qu'en aucun autre pays, l'immoralité des jeunes gens s'accroît, les divorces se multiplient, la natalité s'abaisse, la chasse aux dots et aux sinécures administratives est en honneur, l'individu se rebelle contre le devoir militaire. Ces symptômes ont été, dans tous les temps, les signes les plus marqués de la désorganisation sociale des peuples en décadence".

Il serait facile d'accumuler les témoignages, provenant tous d'ardents patriotes français, mais j'aime mieux rappeler un fait trop oublié: en 1849 déjà, un penseur suisse, Charles Secrétan, avait prédit nettement l'évolution intellectuelle et morale qui aboutit à la catastrophe d'aujourd'hui; l'an dernier, relisant sa *Philosophie de la liberté,* je suis demeuré stupéfait de sa puissance divinatrice.

C'est dire que l'Esprit mauvais qui menace les biens suprêmes de notre civilisation n'a rien, dans son essence, de spécifiquement

allemand. Il est une maladie de la mentalité européenne et s'appelle tout simplement le Matérialisme. Je n'ai pas à faire ici son histoire au XIXe siècle, ni à montrer comment les sciences naturelles en ont fait un dogme, ni à dire qu'Auguste Comte réprouverait les conclusions de ses disciples. Il suffit de rappeler que l'esprit positiviste a envahi non seulement la politique mais encore la science, le socialisme et même le christianisme. C'est même un phénomène psychologique très intéressant, que beaucoup de gens emploient, à leur insu, le vieux vocabulaire spiritualiste dans un sens nettement positiviste.

L'Europe entière a collaboré à cette évolution de la morale vers la culte de la Force et de l'intérêt personnel. Hier encore un Président de ministère justifiait sa politique au nom du „sacro egoismo". En Suisse, avec des formules plus médiocres, nous avons cédé au même esprit. Il y a quelques années, dans une assemblée générale du Heimatschutz, j'affirmais que les chemins de fer de hautes cimes (Cervin, Diablerets) seraient une faute morale; un Conseiller d'Etat m'avertit charitablement que le mot „morale" ferait sourire...

Comment s'explique, dès lors, qu'on fasse à l'Allemagne des reproches si particuliers, comme si elle avait seule inventé l'homme-machine et le struggle for life? Ici, la donnée fondamentale et générale (matérialisme) se complique d'éléments nouveaux, différents selon les pays. Laissant de côté l'Italie, dont l'évolution historique a été si spéciale, constatons qu'en France la défaite de 1870, suivie d'une politique intérieure longtemps instable, a amené un état de dépression morale qui a favorisé la transformation du matérialisme philosophique en anarchie individuelle, jusqu'au moment où de nobles esprits ont énergiquement réagi. La gravité même de la crise provoqua cette salutaire réaction, longtemps inaperçue à cause des nombreux scandales, mais dont on voit aujourd'hui les premiers résultats. Sous la France agitée, bruyante, affariste et amorale, se préparait une France nouvelle, à laquelle vont nos vœux les plus fervents. — En Allemagne, au contraire, la victoire de 1870 créa la confiance, et, devant les devoirs immédiats, l'union disciplinée. Pour réaliser la tâche immense du jeune Empire, on fit des miracles de patience, d'ingéniosité, de travail méthodique, toujours soutenu par un viril espoir. Je ne

me lasserai pas de répéter que le XIXe siècle fut pour l'Allemagne ce que le XVIIe fut pour la France. Sous des formes assez différentes, les mentalités sont semblables; l'orgueil est le même, et s'explique par les mêmes raisons. Et de même qu'en France, au XVIIe siècle, toutes les forces de la nation furent mobilisées vers un seul but, ainsi en Allemagne tout a été „organisé". On peut ne pas aimer le XVIIe siècle; il faut admirer la puissance, la cohésion de son effort. De même aujourd'hui pour l'Allemagne. Ne voir en elle *que* le „machinisme", c'est méconnaître singulièrement les conditions de l'histoire, celles de la vie moderne, et c'est oublier que l'Europe doit à ce travail gigantesque des bienfaits, qui, pour n'être pas littéraires, n'en sont pas moins précieux.

Qu'on étudie donc le XVIIe siècle français dans ses Mémoires, dans ses Lettres (par exemple celles de Chapelain) et l'on verra que la science et la philosophie y furent bel et bien enrégimentées. Or, ce que le rationalisme a été pour la monarchie absolue, le positivisme l'est devenu pour la politique allemande: un allié, *nolens volens*. Et voici le point critique: l'organisation — si nécessaire en tant de domaines, et admirable en elle-même — dès qu'elle s'applique aux choses de l'esprit, devient peu à peu la plus fatale des tyrannies; elle remplace la qualité par la quantité, l'inspiration par l'ambition, et la liberté par l'ordre officiel. En disciplinant l'esprit, qui est une flamme, elle menace de l'éteindre. L'apparente unanimité donne l'ivresse de l'infaillibilité.

Qu'on voie donc bien à la fois la grandeur et le danger de cette étape nécessaire! Pour reprendre un mot du discours de Bergson, je dirai que chaque principe, dès qu'il est exclusif, est une „course à l'abîme": la liberté côtoie l'anarchie, et l'ordre touche à la prison.

„La vie est une lutte où le plus fort triomphe; il est juste que le plus fort triomphe. Que nous importe le *pourquoi* de l'existence? Vaine métaphysique. Le *comment* seul nous intéresse, et nous voulons l'existence facile, où l'effort ne se conçoit que comme spéculation. La conscience vaut tout juste ce que vaut l'estomac. Nous ne connaissons que les lois de la physiologie et notre seul impératif est celui de la nécessité." Cette philosophie ayant triomphé, elle devait s'appliquer aux nations aussi bien

qu'aux individus, aux partis et aux syndicats. Selon les conditions historiques elle devait aboutir ici à l'anarchie et là à l'impéralisme. Harden m'est presque sympathique, parce qu'il a le courage de dire nettement ce que d'autres cachent encore sous de vieilles phrases.

Un jour, quand l'Histoire aura démêlé toutes les causes de la guerre, les intrigues diplomatiques, les conflits économiques, les anachronismes, les rancunes, elle trouvera tout au fond une cause générale, qui n'a point à la vérité provoqué directement cette lutte fratricide, mais qui l'a rendue possible, et ce sera précisément cette philosophie, dont nos esprits se sont nourris depuis cinquante ans. Elle s'effondre dans le sang et dans la boue. Quelque forme qu'il ait prise dans les divers pays, ce mauvais Esprit demeure partout le même; c'est lui qui obscurcit les consciences, qui enivre les cerveaux, qui foule aux pieds les devoirs de la fraternité européenne. C'est le culte de la Force, la science au service de la haine.

Plusieurs de ceux qui aujourd'hui parlent de justice et de lumière, étaient hier encore des disciples de cette „morale"; je ne pense pas que leur mentalité ait changé d'un jour à l'autre; mais elle changera, et ce qui semble un suicide sera sans doute une renaissance.

Dans cette renaissance, si la France est une fois de plus à l'avant-garde, ayant réagi la première, et précisément par des livres comme ceux que je citais tout à l'heure, n'oublions pas que nous avons *tous,* tous les belligérants et *tous les neutres*, notre part de responsabilité et notre vie morale à refaire. Outre l'adversaire à la frontière, il y a dans chaque pays un ennemi à vaincre, des âmes à délivrer. Oui, si parfaite que soit sa discipline et quoi qu'en disent les officieux, en Allemagne aussi bien qu'en France, une élite attend la fin du cauchemar, pour entraîner tout un peuple vers un nouvel idéal. *Je le sais,* par de nombreux témoignages. Quand une nation accomplit l'effort prodigieux que l'Allemagne réalise depuis six mois, ce serait une coupable présomption que de vouloir la rapetisser et l'exécuter en une formule. Derrière les erreurs du système et sous la mentalité spéciale d'une époque, il y a dans l'âme allemande une force morale qu'il serait ridicule et

odieux de ne pas respecter. Je suis bien convaincu que cette force ne servira pas à réaliser le rêve monstrueux de M. Harden; elle fera beaucoup mieux. Reprenant conscience de sa mission et des devoirs que l'ivresse du succès lui cachait, cette force sera demain au service du Droit, si une *paix intelligente* fait naître de cette catastrophe les Etats-Unis d'Europe.

Va-t-on encore me traiter d'Allemand, comme d'autres me traitent de Français? Que m'importe? Romain Rolland et Arthur Schnitzler eux-mêmes ne sont-ils pas cruellement méconnus? Je ne crois pas que la neutralité consiste à être bien avec tout le monde; pas plus qu'à être avec l'un contre l'autre; ce serait vraiment trop facile. Telle que nous la comprenons, la neutralité a sa conscience à elle, ses devoirs et ses risques. Elle existe, non point par tolérance, mais de par sa volonté d'être, et parce qu'elle a quelque chose à accomplir. — „Surtout, soyons modestes!" me dit-on. Pourquoi si modestes, quand il s'agit de notre raison d'être? Quand un voisin s'écrie: „Je suis la justice" et l'autre: „Je suis la vérité", il n'y a pas de vanité à leur répondre: „Moi, je suis la fraternité. Ce que le Christ a prêché, ce que vos plus nobles esprits affirment depuis des siècles, j'y crois. Je me suis nourri du plus pur de vos pensées, latine et germanique; vous ne sauriez me dédaigner sans vous renier vous-mêmes. Je dis à chacun de vous ces mots de Vigny: *Pense à la famille des hommes qu'il faut sauver de la désunion qui est la mort*".

Quand les belligérants seront las du carnage, c'est alors qu'ils apprécieront ceux dont la neutralité est une première forme de la conscience européenne. Afin que cette guerre soit la dernière en Europe, il faudra renoncer aux erreurs que commirent toujours les peuples victorieux; il faudra fonder la paix sur la réalisation de ce qui ne fut jusqu'à aujourd'hui qu'un principe ou qu'une tendance. Le vainqueur devra se vaincre lui-même et prouver enfin que la justice et la vérité, ce double idéal de la morale, ne sauraient commencer, dans la vie réelle, que par un grand effort vers la fraternité.

ZURICH E. BOVET

□□□